

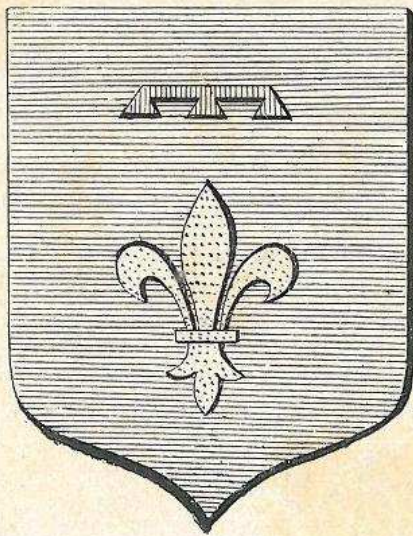
FÊTES
DE
Noël en Provence

COUTUMES ET TRADITIONS POPULAIRES

Par M.-J. DE KERSAINT-GILLY

Avec une Préface de Frédéric MISTRAL

ET DES ILLUSTRATIONS



MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ
—
1900

C.I.D.O.
BÉZIERS



256632

Il a été tiré de cet ouvrage 500 exemplaires.

A292000

CBA 156 - 17

MQNTPPELLIER. — IMPRIMERIE DE LA MANUFACTURE DE LA CHARITÉ

A / 227

A Monsieur le Comte A. DE SAPORTA

L'INSPIRATEUR DE CES PAGES

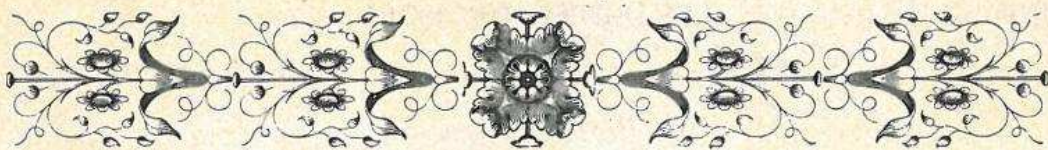
Hommage respectueux.



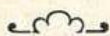
Sommaire :

Introduction. — I. Jours prophétiques. — II. Veillée du cacho-fio.
Gros souper maigre, Festin du jour. — III. La Crèche. Deux Noël. —
IV. Les Santons. — V. Messe de minuit. (l'offrande). — VI. Crèches
mécaniques. — VII. Pastorales : 1° Marseille ; 2° Aix ; 3° Toulon
(Pastorales récentes). — VIII. A Saint-Sauveur d'Aix. — IX. « Les
plancts de Sant Estévé » et les Saints Innocents. — X. Marche des Rois.





AU LECTEUR



Monsieur Frédéric Mistral a bien voulu nous envoyer un passage inédit de ses mémoires pour servir de préface à cette plaquette. Le voici dans sa robe originale.

LA VÈIO DE NOUVÈ

LA majo fèsto, pèr nous-autre, èro la vèio de novè. Aquèu jour, de bono ouro, li bouié desjournien.

Ma maire iè dounavo, en chascun, dins uno servièto, uno bello fougasso à l'òli, uno roundello de nougat, uno jounchado de figo seco, un froumajoun, un àpi em'uno fiolo de vin kiue. E quau d'eici e quau d'eila, tout acò gratavo camin, pèr ana pausa cacho-fiò, dins sis endré, à sis oustau. Au mas noun demouravo que li pàuri marrit qu'avien ges de famiho; e meme, de parènt, quauque vièi jouvenome, arriba-von de fes, au toumba de la niue, en disènt : « Bòni fèsto ! venian pausa, cousin, cacho-fiò, mè vous-autre ».

Tóutis ensèn anavian querre, jouious, lou cacho-fiò, que faliè que fuguèsse, sèmpre, un aubre fruchau. L'adusian dins lou mas, toutí arrenqueira, lou plus einat d'un bout, ièu lou cago-nis de l'autre ; tres cop iè fasian faire lou tour de la cousino ; pièi, arriba davans la lar o paiasso dóu-fiò, soulennamem moun paire i' escampavo dessus un veire de vin kiue, en disènt :

*Alègre ! alègre !
 Mi bèus enfant, Diéu vous alègre !
 Emé Calèndo tout bèn vèn...
 Diéu nous fague la grâci de vèire l'an que vèn,
 E se noun sian pas mai, que noun fuguen pas mens !*

E touti cridavian :

Alègre ! alègre ! alègre !

E' m' acò se pausavo l'aubre sus li-cafiò, e tant-lèu resplendènto partié la regalido :

*Cacho-fiò
 Bouto fiò !*

disiè moun paire en se signant, e tóuti nous metian à taulo.

Oh ! la taulado santo, veritablamen santo, emé, tout à l'entour, la famiho coumplèto, pacifico e urouso ! En liogo dóu calèu, pendoulant de la moco, que, dins lou courrènt de l'an, menut, nous fasié lume, aquèu jour, sus la taulo, brihavon très candèlo... E lou bou, se viravo, pèr cop, de-vers quaucun, acò ro uno marrido marco. De chasque bout, dins un sietoun, verdoulejavo un bruei de blad que, lou jour de santo Barbo, s'èro mes greia dins l'aigo.

Sus la grand touaio blanco pareissien à-de-rèng, li plat sacramentau : li cacalaus, que chascun, em' un long clavèu nòu, tiravo dóu cruvèn, la merlusso fregido, lou muge emé d'òulivo, la cardo, li cardoun, l'âpi à la pebrado, segui d'uno sequèlo de privadié requisto, coume fougasso à l'òli, passariho, nougat, poumo de paradis ; e au-dessus de tout, pièi, lou pan calendau — que noun s'entamenavo qu'après n'avé douna religiousamen, un quart au proumiè paure que passavo.

La vihado, en esperant la messo de miejo-niue, èro longo aquèu jour, se iè parlavo dis ancian e se lausavo sis acioun.

FREDERI MISTRAL.

Nous donnons une traduction française de ce morceau, à l'intention de ceux de nos lecteurs ignorants de la langue; nous le faisons en demandant toute l'indulgence du grand poète provençal pour les défauts que cette traduction renferme.

LA VEILLE DE NOËL

LA fête principale, pour nous, c'était la veille de Noël. Ce jour là, les bouviers défaisaient de bonne heure le joug de leurs bêtes.

Ma mère donnait à chacun d'eux, dans une serviette, un beau gâteau à l'huile, une rondelle de nougat, une poignée de figes sèches, un fromage, un céleri avec une fiole de vin cuit. Et, qui d'ici, qui de là, tout ce monde prenait son chemin pour aller mettre la bûche de Noël dans son pays, à sa maison.

A notre mas (ferme), il n'y restait que les pauvres miséreux, qui n'avaient pas de famille; et même, des parents — quelque vieux garçon — arrivaient parfois, à la tombée de la nuit, en disant : « Bonnes fêtes ! Nous venions mettre cousins, la bûche de Noël avec vous ».

Joyeux tous ensemble, nous allions chercher, le tronc d'arbre, qui, dans la règle, devait être toujours un arbre fruitier.

Nous le portions dans le mas, tous en rang, le plus âgé à un bout, moi, le dernier né, à l'autre; nous lui faisions faire trois fois le tour de la cuisine; puis, arrivés devant la salle de l'âtre, mon père, solennellement, répandait sur le tronc, un verre de vin cuit, en disant :

Allégresse ! Allégresse !

Mes chers enfants, que Dieu vous emplisse d'allégresse !

Avec Noël tout bien vient...

Que Dieu nous fasse la grâce de voir l'an prochain,

Et si nous ne sommes pas plus, ne soyons pas moins !

Et nous criions tous :

Allégresse ! Allégresse ! Allégresse !

Et ensuite on déposait l'arbre sur les chenets, et

*Bûche de Noël,
Embrase-toi.*

disait mon père en se signant, et nous nous mettions tous à table.

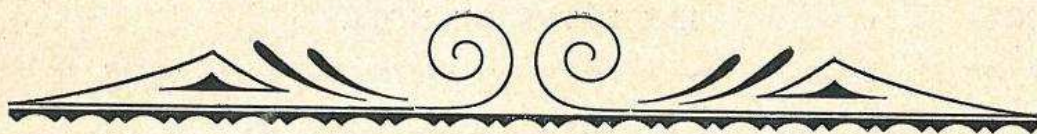
O la tablée sainte, véritablement sainte, avec, tout autour, la famille complète, pacifique et heureuse ! A la place de la lampe, suspendue au roseau descendant du plafond, qui, dans le courant de l'année, frêle, nous éclairait, ce jour-là, sur la table brillaient trois chandelles... Et si le bout de la mèche, se tournait par cas, du côté de quelqu'un, c'était là un mauvais signe.

A chaque extrémité de la table, dans une petite assiette, verdoyait une pampe de blé que, le jour de sainte Barbe, on avait mis, pour le faire germer, dans l'eau.

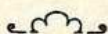
Sur la grande nappe blanche paraissaient, à tour de rôle, les plats sacramentels : les escargots, que chacun, avec un long clou neuf tirait de la coquille, la morue frite, le muge aux olives, la carde, le chardon (scolyme d'Espagne), le céleri à la poivrade, suivis d'une foule de friandises exquis, telles que gâteau à l'huile, raisins secs, nougat, pomme de paradis, et au-dessus de tout, ensuite, le pain de Noël — que l'on n'entamait qu'après en avoir donné, religieusement, un quart au premier pauvre qui passait.

La veillée, en attendant la messe de minuit, était longue ce jour-là ; on y parlait des aïeux et on louait leurs actes.

FRÉDÉRIC MISTRAL.



INTRODUCTION



QN est convenu d'appeler « Folk'lore » la science des traditions populaires. Par tradition populaire on entend un ensemble de souvenirs légués par une génération finissante à une génération qui se lève.

Quoi de plus grand et de plus solennel que cette transmission d'idées ! C'est un trésor déjà bien vieux, c'est l'âme du peuple passant tout entière aux mains débiles d'un siècle naissant. Celui-ci dictant à son tour ses volontés suprêmes au temps nouveau, lui remettra le dépôt jalousement sauvegardé.

Plus ou moins fidèles, les peuples conservèrent plus ou moins les traditions des ancêtres, et ils les conservèrent dans la mesure même où ils gardèrent intacts les principes de la saine morale. Un peuple perd la morale, quand il a perdu la foi.

Plus de naïveté confiante, et, partant, plus de respect pour les vieux souvenirs ; mais un accès d'orgueil brisant violemment la chaîne de traditions qui le rattachait au

passé. Plus de soumission respectueuse, mais une confiance erronée dans ses propres forces. Pauvre pygmée qui prend des allures de géant pour tout réédifier et, de sang froid prétend inventer mieux !

Deux pays, la Provence et la Bretagne, semblent avoir plus que les autres gardé la morale et la foi, et n'ont pas cru devoir effacer de leur mémoire les contes de vieilles grand'mères, pas plus que de leur vie les coutumes vénérables.

De nos jours, un mouvement marqué porte certains érudits à scruter les littératures populaires de toutes les nations, à observer attentivement les coutumes originales.

Dans les unes, ils trouvent de précieux documents pour l'étude des états d'esprit de l'époque, dans les autres, un ensemble de mythes d'une interprétation très attachante.

Tout comme la Bretagne, la Provence est très riche en coutumes populaires, tout particulièrement au point de vue qui nous occupe ici.

Des deux parties de cette région, seule la partie félibréenne (Arles) a été explorée à peu près à fond, tandis que la partie aixoise-marseillaise découvre encore au chercheur une foule de coutumes et de traditions intéressantes. Les fêtes de Noël et tout ce qui s'y rapporte sont *particulièrement célébrées dans la partie*

aixoise. Les crèches et les pastorales sont essentiellement aixoises avant d'être arlésiennes.

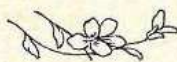
Il y a donc un intérêt particulier à tirer de l'oubli les côtés originaux et singuliers de cette partie de la Provence, le caractère spécial donné à ces fêtes qui, dans toutes les langues comme chez toutes les nations, évoquent une idée de réjouissance et d'enfantine gaieté.

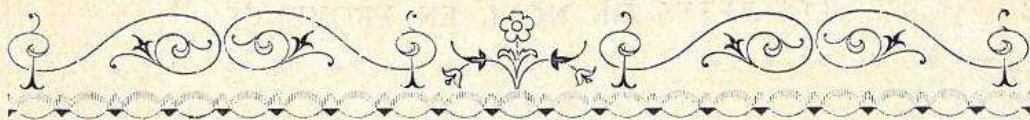
Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un ouvrage aujourd'hui très rare. L'auteur, M. Stephen d'Arve, nous a bienveillamment communiqué un exemplaire de son livre (1) avec plein pouvoir d'user de sa plume.

Malheureusement forcés de sacrifier au folk'lorisme rigide une foule de souvenirs intéressants, nous suivrons les différentes phases des fêtes de Noël à mesure qu'elles se présenteront dans l'ordre chronologique. Ce plan si simple s'imposait de lui-même.

Aix-en-Provence, août 1900.

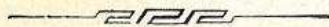
(1) *Miettes de l'Histoire de Provence*. Aix, Nicot 1885.





LES

FÊTES DE NOËL EN PROVENCE



I

Jours Prophétiques

QN appelle countié les douze jours qui précèdent les fêtes de Noël. A ces jours beaux ou pluvieux correspondront dans l'année des mois beaux ou pluvieux.

Il y a dans cette croyance un vestige de traditions païennes, de même que dans le dicton suivant nous retrouvons une réminiscence du culte de Vénus : « Si le jour de Noël tombe un vendredi, on peut semer dans les cendres ». C'est à dire que les moissons de l'année seront prospères et que le grain foisonnera.

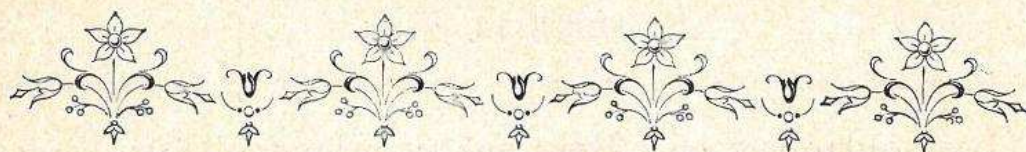
Le vendredi était le jour consacré à Vénus, déesse de

la fertilité (et déesse provençale), et coïncidait avec le solstice.

Le fameux « Pater » de Calendau, prière pour les récoltes, n'est qu'une supplication païenne légèrement teintée de christianisme (1).

(1) C'est l'opinion de M. A. Thomas Janvier. « A Provençal Christmas postscript » *Century Magazine*. Décembre 1899.





II

Veillée du cacho-fiò. — Gros souper maigre. — Festin du jour

LA veillée réunit tous les membres de la famille autour d'une table où figurent morue en « reïte » cardes en sauce blanche, escargots, salade au céleri, pommes, nougats, dattes, figes sèches et sucreries.

Le vin coule à flots. Pour les pauvres c'est un petit champagne de ménage appelé « clairette », pour les riches, le fameux vin du « Châteauneuf du Pape ». L'on y mange des « poumpos » (1) ou fougasses, sortes de pâtisseries grossières à l'huile d'olive ou au beurre.

Ce gâteau de forme ronde est un peu plus grand qu'une assiette et les trous qui le percent lui donnent assez l'aspect d'une grille. Il a quarante centimètres de diamètre sur deux ou trois d'épaisseur.

(1) Cette coutume vient des Grecs comme l'indique l'étymologie du mot « πέμπω », j'envoie.

Les « poumpos » ont quelque analogie avec le quigneux franc-comtois, avec le cougnau allemand (ancienne colonie française de Montmédy), le coignawa breton, le quignol picard, le quéniole de Lille et de Cambrai.

Les boulangers en offrent encore à leurs clients, ceux qui pétrissent à leurs amis. Il est vrai de dire que ce dernier usage tombe de plus en plus en désuétude.

La salle est éclairée pour la circonstance avec des bougies ayant à leur base une sorte de bobèche en fort papier dont les lanières découpées ressemblent assez à des franges (1).

Alors commence la familiale cérémonie du *cacho-fiò* (bûche de Noël) (2).

Cette bûche (le plus souvent un tronc d'arbre fruitier) a été choisie d'avance et déposée dans la cheminée, sur un lit de menu bois. En nombre d'intérieurs, on la rallume seulement pour la veillée.

Dans quelques familles, elle est retirée du foyer au soir même de Noël, afin de pouvoir servir l'année suivante à la même cérémonie.

Le plus jeune enfant de la maison, après un signe de croix, jette respectueusement quelques gouttes de vin cuit sur la bûche en prononçant ces paroles :

Te benedisi, tu tisoun,
Touti lei gen de la meisoun,
Adiou Eve, adiou Adam.

(1) Nous devons ces détails et une foule d'autres à l'obligeance de M. l'abbé Vinson, curé de Saint-Louis-du-Rhône. Nous sommes heureux de l'en remercier ici.

(2) Nous renvoyons le lecteur à la touchante poésie provençale de Mistral, publiée parmi les notes du chant VII^e de *Mirèio*, pages 509 à 513.

ou ces autres, usitées dans la Haute-Provence et dans le Comtat :

Alegrè Diéu nous alègre !

Cacho-fiò ven !

Diéu nous faguè la graci de veiré l'an que ven

Se sian pas maï que fuguen pas men.

Cette bénédiction influe sur l'année toute entière.

Une vertu particulière est attachée aux cendres qu'on recueille avec soin. Mêlées aux remèdes, elles ajoutent quelque chose à l'efficacité de ces derniers. Répandues dans le poulailler, les étables et les écuries, elles en écartent les maladies. Parsemées enfin dans l'armoire au linge odorant, elles préservent de l'incendie. De cette dernière propriété est sortie la croyance que les charbons ardents de la bûche peuvent être posés sur la nappe du gros souper sans la brûler. Les prudentes ménagères craignent toutefois d'en faire l'expérience (1).

La superstition populaire prête pour ainsi dire des sentiments humains à cette bûche, puisqu'elle est capable de ressentir vivement un manque de respect ou un outrage. Ainsi, quiconque commet l'inconvenance de s'asseoir sur la bûche après qu'elle a été choisie, ne

(1) Thomas A. Janvier. A. Provençal christmas postscript. *Century Magazine*. — Décembre 1899.

manque pas de voir sa peau se couvrir immédiatement de cuisants furoncles. Mais revenons au cérémonial.

L'enfant, après avoir bu, transmet le verre qui, passant de main en main, arrive de la sorte au patriarche de la famille.

Riches et pauvres tiennent à honneur, ce jour-là, de dresser une table digne des nombreux invités. Il n'est pas de famille, si misérable soit-elle, qui n'ait son *cacho-fiò*, dû à la charité d'un voisin ou d'un ami.

Dans les chantiers de construction des navires, sur la côte, chaque ouvrier peut, avec le bois de rebut, se tailler un *cacho-fiò*.

On a vu des familles de besoigneux engager leurs couvertures au Mont-de-Piété pour faire « *figuro lou san jou de nouvè* ».

Il ne faudrait pas confondre le gros souper avec le plantureux repas que font beaucoup de familles le jour même de Noël.

Autrefois l'oie grasse présidait honorablement à ce festin. Elle est aujourd'hui remplacée par le dindon. Une tradition populaire fait introduire ce dernier en France à la suite des Croisés (1).

Une autre tradition rapporte que seule l'oie s'en fut au devant des Rois Mages. — Malheureusement son

(1) Thomas. A. Janvier. (Article cité plus haut). Cette opinion nous semble inexacte, le dindon venant d'Amérique.

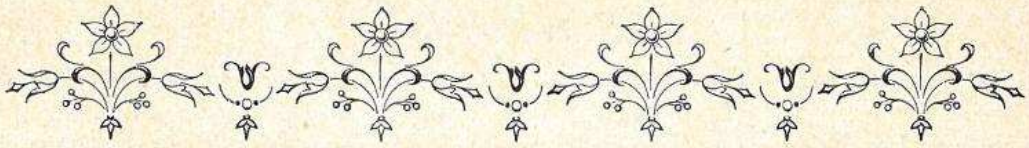
gosier, qu'un rhume obstruait, servit mal sa politesse. Depuis lors elle garda son enrrouement, et c'est en souvenir de sa courtoisie que les Provençaux aimaient à faire figurer cet oiseau sur leur table, le jour de Noël.

Au Moyen-âge, quelques seigneurs provençaux se firent servir un mets allégorique dont voici la curieuse interprétation :

Un coq représentait l'année. Il était entouré de douze perdrix qui faisaient les douze mois ; trente œufs étaient les jours et trente truffes, les nuits (1).

(1) Thomas. A. Janvier. *Op. cite supra.*





III

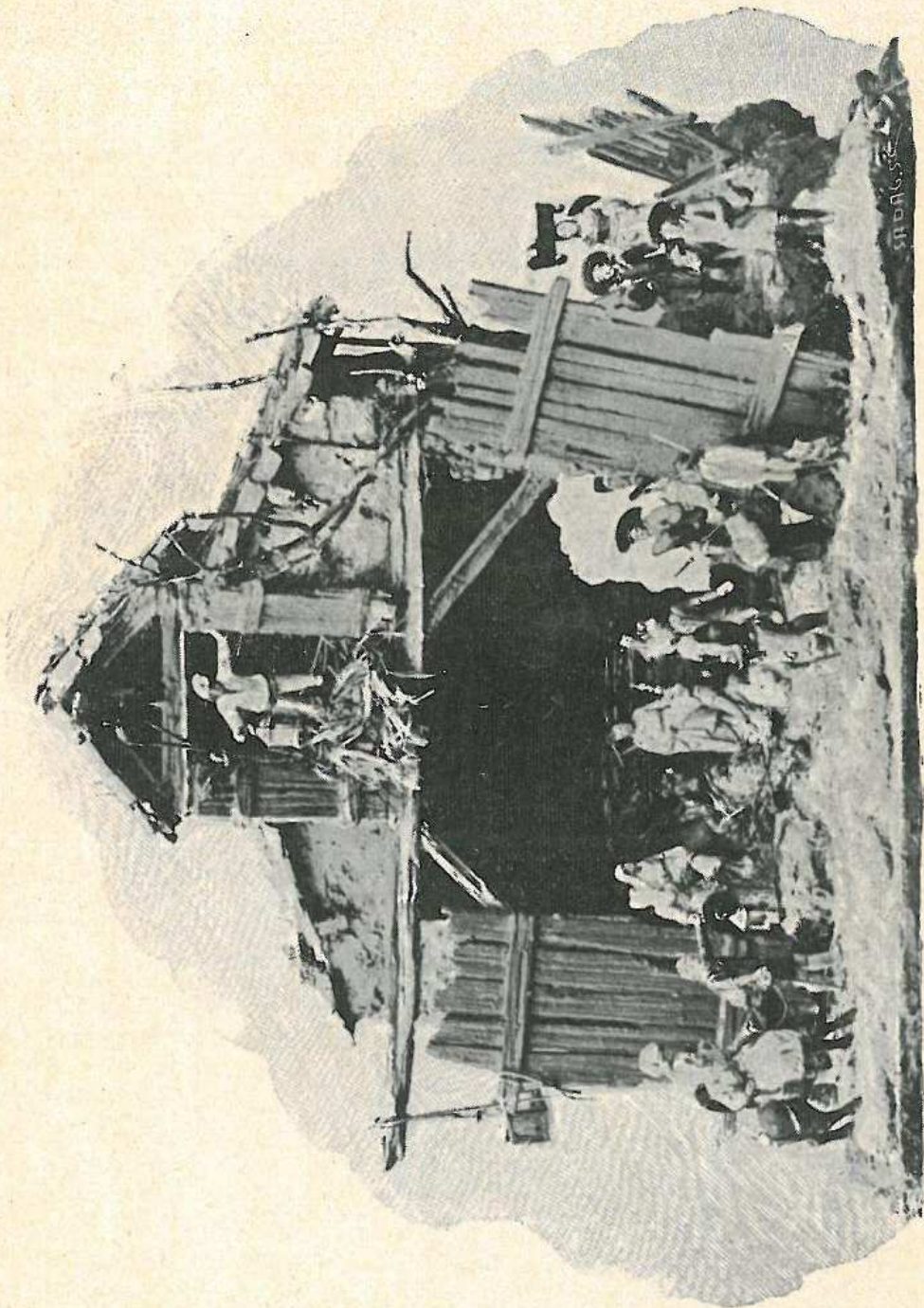
La Crèche. — Deux Noël

DANS un des coins de la salle du festin est dressée avec infiniment d'art une sorte de cabane en carton. Elle abrite un enfant Jésus qu'entourent de petits personnages en terre coloriée appelés « Santons ». Au second plan, derrière la cabane, sur des rochers de papier gris s'échelonne toute une file de « Santons » représentant les divers corps de métiers.

Tout au fond, sur une toile encadrée de touffes de laurier, se découpe un nuage de carton peint avec un Jehovah (gloire de Père éternel) que l'on se procure pour la minime somme de 50 centimes.

Devant ce petit monument domestique, la piété naïve et superstitieuse des Provençaux vient déposer un berceau, une morue, un agneau, des « poumpos » des poissons, une layette, une poule, des œufs, une courge, un petit bonnet, etc...

Très plaisante, cette idée populaire qui oblige de faire bon ménage entre eux cette foule d'objets de nature si opposée !



Vers la fin du repas, et jusqu'au départ pour la Messe, retentissent les joyeux *Noëls* de Saboly (1) et de Puech (2).

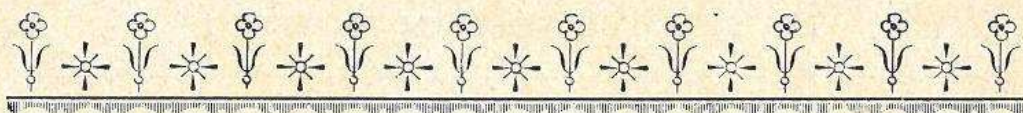
Le *Noël* provençal se présente le plus souvent sous une forme dialoguée; c'est là ce qui le caractérise et le distingue du *Noël* français.

Deux personnages s'entretiennent familièrement des circonstances qui accompagnent la venue du Messie; souvent un troisième survient qui leur donne la réplique. Le *Noël* est pour certains auteurs de l'avant-dernier siècle un facile prétexte aux plus impossibles digressions. Les deux *Noëls* suivants en donneront une faible idée.

(1) Saboly (xviii^e siècle) d'Avignon, a trouvé, pour ses airs, la note locale. Il eut beaucoup plus recours à l'adaptation qu'à la composition et tira un excellent parti des bons airs nouveaux d'alors, que nous appelons aujourd'hui les *bons vieux airs*; airs de vaudevilles, de menuets, de gavottes. En un mot, Saboly connaissait fort bien le placage. Ses personnages sont et demeurent de vrais types provençaux à la veste de bure, au blanc chapeau enrubanné. Les cadres sont frais et familiers.

(2) Puech, chanoine d'Aix, mort en 1587.





Hòu . de . l'Oustau ⁽¹⁾

SABOLY



Lento.



Hòu de l'ous- tau : mè- tre, mes- tres- so, var-
Ohé de la maison : maî- tre, maî- tres- se, va-



let, cham-brie-ro, çai i'a res; ai de- ja pi- ca
let, servante, il n'y a donc personne; j'ai dé- ja frappé



proun de fes e res noun vèn, quinto ru-
bien des fois et personne ne vient, quelle bar-

(1) Monsieur l'abbé Villevieille, chanoine et vicaire de la Métropole d'Aix a entrepris la publication des plus *Anciens Noël's Provençaux* avec accompagnement d'orgue ou de piano. Cette publication qui se continue comprend jusqu'ici trois séries.

En vente à la librairie Makaire, rue Thiers, 2, Aix-en-Provence.

Les deux spécimens que nous donnons sont tirés de ce Recueil précieux.

Plus vite.



des - so ! Mi siéu de - ja le-va tres cop,
ba - rie ! Je me suis dé - ja le-vé trois fois,



s'ei-çò du - ro dourmi-rai gai - re, qu pico a-
si ça du - re je ne dormirai guè - re, qui frappe en



bas ? qu'es tout a - cò ? quau sias ? que vou - lès ? que
bas ? qu'est-ce que tout ça ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ? que



fau fai - re ?
faut-il fai - re ?



Sant Jòusè

Hòu de l'oustau, mèstre, mestresso,
Varlet, chambriero, çai i'a res ?
Ai deja pica proun de fes,
E res noun vèn, quinto rudesso !

L'Oste

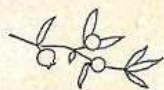
Me siéu deja leva tres cop,
S'eiçò duro dourmirai gaire ;
Qu pico à-bas, qu'es tout acò ?
Quau sias, que voulès, que fau faire ?

Sant Jòusè

Moun bouen ami, prenès la peno
De descèndre un pau eiça-vau ;
Voudrian louja dins voueste oustau,
Ièù soulamen emé ma fremo.

L'Oste

Vouesto mouié me fai pieta,
E me rènde un pau plus tratable ;
Vous loujarai, pèr carita,
Dins un pichot marrit estable



Saint Joseph

Ohé, de la maison, maître, maîtresse,
Valet, servante, il n'y a donc personne ?
J'ai déjà frappé bien des fois,
Et personne ne vient, quelle rudesse !

L'Hôte

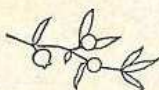
Je me suis déjà levé trois fois,
Si ça dure je ne dormirai guère.
Qui frappe en bas, qu'est-ce que tout ça ?
Qui êtes vous, que voulez-vous, que faut-il faire ?

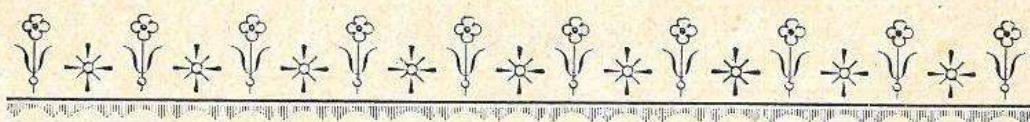
Saint Joseph

Mon bon ami, prenez la peine
De descendre un instant ;
Nous voudrions loger chez vous,
Moi seulement avec ma femme.

L'Hôte

Votre épouse me fait pitié,
Et me rend un peu plus traitable ;
Je vous logerai par charité,
Dans ma pauvre étable.





Nàutrei sian tres Bòumian

L. PUECH

Allegro.



Nàutrei sian tres bòu-mian que dounan la boue-no four-
Nous autres nous sommes trois bohémiens qui disons la bon- ne aven-



tu-no. Nàutrei sian tres bòu-mian qu'arrapant pertout ounte
ture. Nous autres nous sommes trois bohémiens qui volons partout où nous



sian. Enfant eimable e tant dous, bou-to, bouto a-qui
sommes. Enfant aimable et si doux, donne, donne ici



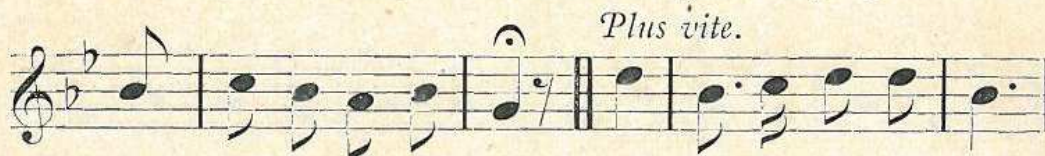
la crous. E ca-dun te di- ra tout ce que t'ar-
la pièce. Et chacun te di- ra tout ce qui t'ar-



ri- ba- ra. Coumen- ço Ja- nan, cepen- dènt de
ri- ve- ra. Commen- ce Jean-not cepen dant de



li vèi-re la man, Coumen- ço Ja- nan, cepen- dènt
lui examiner la main. Commen- ce Jean-not, cepen- dant



de li vèi-re la man. Tu siés, à ce que viéu,
de lui voir la main. Tu es, à ce que je vois,



e- gau à Diéu. E siés soun Fiéu tout a-dou- ra- ble,
é- gal à Dieu. Tu es son Fils tout a-do- ra- ble,



tu siés, à ce que viéu, e- gau à Diéu, nas-cu pèr
tu es, à ce que je vois, é- gal à Dieu, né pour



iéu dins lou ne- iant. L'a- mour t'a fach en- fant pèr
moi dans le né- ant. L'a- mour t'a fait en- fant pour



tout lou gènre u- man : U- no viergi es ta mai-re,
 tout le gènre hu-main : U- ne vierge est ta mè-re,



siés na sèn-so ges de pai-re : A- cò pa-rèis dins ta
 tu es né sans aucun pè-re : Ce-la se voit dans ta



man. L'a- mour t'a fach en- fant pèr tout lou gènre u-
 main. L'a- mour t'a fait en- fant pour tout le gènre hu-



man. U- no viergi es ta maire, siés na sèn-so ges de
 main. U- ne vierge est ta mè-re, tu es né sans aucun



pai-re : A- cò pa-rèis dins ta man.
 pè-re : Ce-la se voit dans ta main.





IV

Les Santons

UN petit personnage d'argile, parfois de couleur vive et fort bien appliquée, tel est le « Santon ». Le commerce de cette petite figurine prit un tel développement que l'organisation d'une foire fut jugée nécessaire⁽¹⁾ à Marseille. Le cours Belzunce d'abord, les allées de Meilhan ensuite, reçurent le petit peuple bigarré que l'habileté des santonniers vient chaque jour grossir de nouvelles créations.

Celles-ci ne le cèdent en rien aux anciennes, tant pour le fini du travail, que pour la hardiesse du coloris.

Des ateliers de Léon Simon, de Pastourel, de la

(1) Les Santons se paient selon le prix des ornements dorés.

veuve Clément Roux, sortent des types essentiellement provençaux.

Qu'il nous suffise de nommer le vieux qui lit son journal à l'envers, en fumant sa pipe; la printanière marchande de fraises, le chasseur alerte, la charcutière accorte aux manches de neige, la poissonnière que flanquent deux paniers de marée, le vieux imperturbable qui tourne, tourne, pour faire prendre l'aïoli! (1)

Comme nous l'indique l'étymologie du mot, l'origine des « Santons » est italienne. Ce fut, dit-on, François d'Assise qui, le premier, obtint du pape l'autorisation d'user de ces petits personnages dans un oratoire des Abruzzes. Depuis, les églises des capucins eurent à cœur de représenter avec magnificence les mystères de la Nativité.

Au XVI^e siècle, l'église des Accoules, à Marseille, possédait une crèche. Les autres paroisses ne tardèrent pas à l'imiter, et eurent des personnages de trois pieds de hauteur. Malgré les interdictions de plusieurs évêques, les crèches subsistèrent, tout particulièrement à Aix.

(2) Lire pour plus amples détails ; *Revue de Provence*. Décembre 99. — *Crèches et Santons*. El. Rougier.





V

Messe de Minuit

MAIS la veillée du gros souper prend fin. Joyeux, les convives se sont levés. Déjà les portes de l'Eglise ont tourné sur leurs gonds pour laisser apercevoir l'ébrasement de l'autel et la crèche. Il semble que celle-ci ne soit autre chose qu'un agrandissement de la crèche familiale.

Vallons, collines boisées de houx à boules rouges, moulins, jets d'eau, cascades, ruisseaux de glace (miroir), chasseur, meunier, tambourinaire, scieurs de long, amoulairë, rien n'a été oublié !

L'orgue, muni d'un appareil spécial, imite à s'y méprendre les trilles du rossignol.

Une coutume digne de remarque et qui survit encore dans certaines paroisses est celle de l'offrande. Un petit char, artistement décoré, attelé d'une brebis en guirlandée se dirige vers la crèche. Il est suivi de plusieurs agneaux enrubanés, conduits par de jeunes enfants travestis en bergers et en bergères, chantant des Noël provençaux.

A la crèche, chacun dépose son offrande (1) en l'accompagnant d'un couplet de circonstance.

Une jeune bergère chantait en son rustique langage :

Je m'en vais, tout en filant, vénérer Marie,
Je m'en vais, tout en filant, adorer Jésus-Enfant.

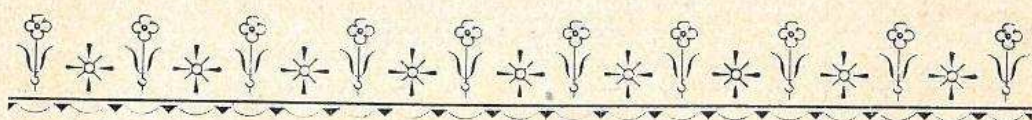
Dans la Provence félibréenne, aux Baux ainsi qu'à Maussane, un dialogue s'engage entre un berger et un personnage caché derrière l'autel.

Certaines familles, parmi les plus chrétiennes, regardent comme un grand honneur de conserver chez elles un ou deux personnages de la crèche paroissiale.

Chaque année elles rapportent leur pensionnaire au moment de la confection du pieux monument, et le reprennent après le deux février, date de la Purification de la Vierge.

(1) L'ensemble des offrandes constituait la part du pauvre.





VI

Crèches Mécaniques

A la fin du XVIII^e siècle les personnages de la crèche s'animèrent et de petits théâtres mécaniques furent fondés.

Contentons-nous de dire que l'anachronisme et la satire s'y disputaient la première place.

A Besançon (1) il existe encore des crèches mécaniques représentant les différentes scènes de la Nativité évidemment imitées des mystères que jouaient les confrères de la Passion.

Mais nos poèmes provençaux laissent bien loin derrière eux « les marionnettes que stimule et fouaille le compère Barbisier (2) ».

(1) Nous renvoyons pour plus amples détails sur les crèches Bisontines à la sérieuse étude de M. Charles Beauquier : « Noël en Franche-Comté ». — *Revue des Traditions populaires*. « Tome XIV. N° 12. Décembre 1899, page 671. »

(2) Stéphen d'Arve. *Miettes de l'histoire de Provence*. Aix. Nicot.

A Marseille

Les deux premières crèches mécaniques furent celles du sieur Bosq, établie rue Pavillon et celle des « deux amis ». Celle-ci était dirigée par un sieur Laurent (rue du Panier).

On y voyait le Pape et ses cardinaux venir en carrosse visiter l'Enfant-Jésus.

Dans le fonds du théâtre un petit bâtiment de guerre apparaissait, qui tirait une bordée. L'Enfant-Jésus, mû par une ficelle, agitait alors bras et jambes en signe de remerciement.

En 1885, le père Benoît ouvrit à Aix une nouvelle crèche mécanique. Il avait acheté le fond du sieur Bosq, mais n'osait malheureusement pas exposer aux projectiles des gamins ses plus belles têtes de cire, articulées et mues par des fils habilement agencés.

La vérité nous oblige à dire qu'il ne fit pas fortune et fût infailliblement mort de faim s'il n'avait eu, durant les relâches, quelques chaises à rempailler.

Au vieux père Benoît a succédé l'abbé Dubourg. Les scènes actuelles de la crèche parlante ne constituent point un drame religieux. Elles sont courtes, détachées et indépendantes les unes des autres. Ce sont des tableaux plus ou moins drôlatiques qui passent et repassent sous les yeux des spectateurs.

Aussi, la double unité de lieu et de temps n'a plus qu'à se voiler la face ! Les anachronismes pullulent. De « Langesse » (1) scène absolument provençale on se trouve par un coup de sonnette transporté à Jérusalem, au palais d'Hérode.

Dans la confection des personnages, il ne faudrait pas chercher des prodiges d'habileté, pas plus qu'un agencement savant de ressorts.

Quelques marionnettes encore intactes remuent la tête et les bras, mais, par saccades, à la façon du guignol forain, et nullement avec le geste arrondi et moëlleux des merveilleux « fantoches » du célèbre Holden.

Pour ce qui touche au trucage, pas n'est besoin d'un machiniste coûteux. Une simple rôtissoire à café remplie de petits cailloux peut, tour à tour, imiter le bruit de la grêle et celui de la pluie.

Quant aux décors, ils méritent une mention spéciale. Dûs à des palettes locales, ils rendent bien les effets de perspective.

Tel qu'il est, ce théâtre mécanique excite encore tous les ans l'enthousiasme des bambins, en mettant sur les lèvres des parents un bon sourire de contentement.

C'est avec un égal plaisir que jeunes et vieux, savants et ignorants, prennent place sur les bancs de bois.

(1) Langesse, nom de famille d'un personnage de la crèche dont l'âne et les commissions sont populaires à Aix.



VII

Les Pastorales

LA mise en scène des Noëls et des chœurs de bergers donna tout naturellement naissance aux Pastorales.

A l'origine, les bergers seuls étaient admis à figurer, mais tous les corps de métier furent bientôt convoqués, depuis l'« amoulaire », sorte de Roger Bontemps, jusqu'aux « bugadieros » (blanchisseuses).

Les Pastorales, tout d'abord exclusivement représentées dans les Eglises, gravirent les tréteaux profanes des maisons d'éducation et des salles de patronages.

1^o A Marseille

La première en date fût celle des Pères Oratoriens (aujourd'hui introuvable) et la Pastorale de Saint-Martin, reprise au XIX^e siècle par l'abbé Billon, curé de Saint-Victor, et, plus récemment, par le curé de la paroisse Saint-Michel.

Pastorale Thobert

Nous arrivons à la Pastorale de l'abbé Thobert (1736-1777), assurément la plus parfaite à tous les points de vue. Les anges y parlent français, les paysans, patois.

Les airs en sont empruntés au « *Devin du village* » de Jean-Jacques Rousseau. Paroles et musique sont d'un goût excellent ; une vraie sensibilité domine l'œuvre.

Voici quelques vers relatifs au retour des bergers :

En se retournant dins noustrei champs
Célébren l'amour daou tout puissant
Pèr nous sauva s'est fach enfant
S'es abeissa jusqu'au néant ?

Pastorale Julien

Vers 1841, l'abbé Julien fit représenter avec succès une pastorale dans une ancienne chapelle de pénitents, rue Nau. Le libretto était l'œuvre d'un miroitier doreur, Antoine Maurel (1), poète à ses heures.

Cinq actes divisent la pièce durant lesquels se déroule une foule d'épisodes d'un goût provençal fort piquant.

C'est maître Jourdan, déroband à la curiosité de sa

(1) Maurel eût recours au poète Marseillais Gaston de Flotte. Ce dernier lui donna un long acte d'Alexandrins français. C'est l'acte des images et du Roi Hérode.

femme le présent qu'il porte à la crèche..... une morue authentique !! — Les anges y parlent provençal ainsi que les bergers.

Des personnages bouffons tels que le niais Pistachié, Pimpara, l'Amoulaire, la paysanne Roustido, Micoulàou, Chiquè, se mêlent aux anges et aux bergers, et par leurs facéties d'un goût douteux excitent encore l'hilarité générale.

« Cette pièce dit M. Elzéard Rougier (1) est bien
« conçue, bien construite, admirablement charpentée...
« chaque type est découpé à l'emporte-pièce. Celui de
« Pistachié peut se permettre une sorte d'immortalité...
« J'estime que l'homme qui a écrit ces pages peut dor-
« mir aujourd'hui d'un sommeil tranquille dans la
« tombe. »

La Pastorale Julien fût reprise en 1885, aux Folies Marseillaises.

Pastorale Bellot

En 1851, nous assistons à la Pastorale de Bellot. Les Bohémiens, touchés par la grâce, restituent les produits de leurs rapines, l'aveugle recouvre la vue, un roi Mage offre une pipe à saint Joseph.

Pastorale Chave

La Pastorale Chave naquit de la pastorale Julien, où

(1) Revue de Provence, — p. 181 — octobre 1889.

plutôt du succès de cette dernière Elle se joue encore aujourd'hui (Le scénario est d'Albéric Gauthier).

Pastorale Granier

Mentionnons enfin celle de la rue Delille (1885). En 1854, la pastorale Granier introduit sur la scène une carriole dont l'essieu se casse et de laquelle sortent comme d'une citrouille entr'ouverte tous les corps de métier.

2° A Aix

En 1860, la Pastorale de l'abbé Thobert est représentée au Petit Séminaire sous la direction de M. Abel.

En 1868, Marcelin Giraudet Bonnaud d'Eguilles impriment une pastorale « injouable » à cause du nombre incalculable de personnages.

En 1862, et en 1863, les abbés Chave et Abeau donnent une Pastorale, sorte d'opéra sans dialogues parlés, avec ouverture de Poncet et des chœurs.

Ces dernières années, le chanoine Mille, curé de Saint-Jean-Baptiste, a fait paraître une pastorale pour jeunes filles que l'on joue beaucoup et qui mérite son succès.

Depuis dix-neuf ans, Monsieur l'abbé Bonifay, curé de Saint-Savournin (Bouches-du-Rhône), fait représenter une pastorale de son invention, dans la salle d'école des sœurs.

Tous les rôles en sont tenus par des jeunes filles, avec beaucoup d'habileté et de naturel. « Le premier tableau, « dit M. Elzéard Rougier (1) représente la puissance « des ténèbres avant la venue du Christ. Ensuite se « succèdent les fraîches et spirituelles scènes des Pasto-
« rales les plus populaires habilement combinées. »

Nous y retrouvons tous les types Provençaux classiques : les bergers, Pistachié et son âne, l'Amoulaire, le bohémien et son fils, l'aveugle Roustido, Jordan et Margarido, enfin Jigé, bègue... et bavard !

3° A Toulon

L'abbé Agarrat reprend la Pastorale de l'abbé Julien. En 1881 ou 1882, Monsieur Pélabon fit éditer une pastorale dans laquelle nous voyons un bossu se mêler au cortège des adorateurs.

Il demande à l'enfant Jésus de le redresser !

— Poudes ben au gibous derraba l'agassin (2).

En 1860, à bord du vaisseau amiral, des soldats bretons et provençaux représentèrent une pastorale devant les dames de la ville.

Nous citerions enfin une série de pastorales beaucoup

(1) *Petit Marseillais*. — Dimanche 11 Février 1900, « Gens et choses de Provence ».

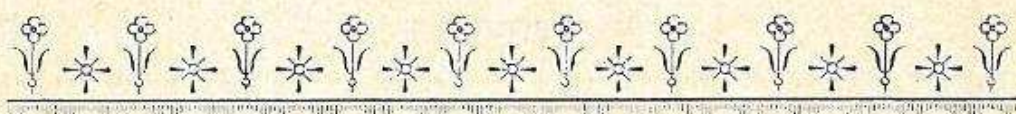
(2) Ne pourriez-vous extirpez ce cor de mon épaule.

plus récentes (1). L'une d'elles, celle de J.-F. Audibert a été jouée cette même année boulevard Boisson, par les choristes de la paroisse Saint-Calixte (2).

(1) *Lou brès de l'enfant Jésus*, (père Xavier de Fourvières) ; *Canten Nouvé*, (chanoine Mille, d'Aix) ; *Pastorale* de M. le D^r J. Fallen ; *la Santo-Cruspi* (abbé Imbert) ; *L'Oulo d'Arpian* (D^r Chabrand). Voir Elzéard Rougier. *Les Pastorales*. « Revue de Provence » n° 10.

(2) *Miettes de l'histoire de Provence*, Aix, Nicot, 1885.





IX

Les fêtes de Saint-Etienne et des Innocents à l'Eglise Saint-Sauveur d'Aix

LE vingt-six décembre, un prêtre revêtu du surplis monte en chaire et, devant l'archevêque chante « les plancts de Saint-Estève ». Un sous-diacre lui donne la réplique. Plancts, du latin *planctus*, *plan-gere* veut dire « plaintes ». Ce sont des lamentations en dialecte gallo-roman.

« Ce chant, dit M. Stéphen d'Arve dans son savant
« appendice, découle de l'usage où l'on était de faire
« lire les actes des Saints, pendant la Messe, en langue
« vulgaire, ce que l'on appelait alors épîtres farcies,
« dérivé d'après du Cange de *farcire* (fourrer, remplir,
« entremêler). »

Eudes de Sully, évêque de Paris, prescrit dans un statut relatif aux fêtes de Noël que l'office des fêtes se composera de la Messe, des heures canoniales à quoi l'on

ajoutera l'Épître farcie qui sera dite par deux clercs en chapes de soie.

Un Missel manuscrit du couvent de saint Martin de Tours, donne la formule des complaints que l'on y chantait le jour de saint Étienne.

On attribue la composition des plancts de sant Estève à l'archevêque de Vienne, Adon, mort en 875.

Le 28 décembre est un jour de grand triomphe pour les enfants de chœur. Deux enfants d'une douzaine d'années sont revêtus des « cappœ chorales » rouges aux chaperons violets.

Ils portent la masse ou le bâton doré, insigne de leur dignité d'un jour. Le soir au chant du verset *Deposuit potentes de sede*, les enfants de chœur quittent leur place pour reprendre leurs modestes bancs accoutumés. Cet usage remonte au moyen-âge où l'on élisait « le petit Évêque » *Dominus episcopus*, cette coutume avait elle-même son origine dans la fête des fous, ainsi que nous le lisons dans les chroniques des cathédrales de Rouen et de Bayeux. recueillies par l'abbé d'Artigny.





IX

Marche des Rois

CETTE fameuse Marche des Rois n'est autre chose qu'une marche triomphale primitivement composée par Lully, à l'occasion de la rentrée de Turenne, après ses victoires.

Un curé, nommé Domergue, eût l'ingénieuse idée d'y adapter des Noëls. Les instruments à cordes et les instruments de cuivre renforcent puissamment les orgues.

Le cortège s'avance d'abord lointain puis se rapproche sensiblement, tourne la colline des Trois Moulins, passe sous la porte Notre-Dame et fait dans la cathédrale une entrée triomphale et... assourdissante en même temps qu'une étoile lumineuse apparaît au-dessus du maître autel.

La marche triomphale est suivie de l'aubade accompagnée d'un seul et unique tambourin.

L'orgue imite le chant du coq et celui du rossignol pendant que le tambourinaire s'acquitte dignement de sa fonction.

C'est le « Puer natus est » de Silvestre (1) remplacé à l'heure des tourmentes révolutionnaires par des Noëls satiriques.

Aux vêpres, le *Magnificat* se chante sur les airs des Noëls les plus populaires.

Le cortège royal s'éloigne ensuite de la même façon qu'il était venu et les sons vont en mourant (2).

Ces jours-là, la cathédrale regorge de monde et la force publique a été requise pour maintenir l'ordre.

Le thème musical de la marche des Rois a été repris par Bizet pour l'*Arlésienne* de Daudet, mais transposé en majeur, il perd toute sa beauté.

Avec la marche des Rois nous avons terminé cette revue chronologique des phases de Noël en Provence. Nous n'avons tenu à n'omettre aucune de ces coutumes vénérables par leur ancienneté, singulières par leur subsistance elle-même, intéressantes enfin pour quiconque aime à suivre le développement, la marche et la transformation de l'idée populaire à travers les siècles.

(1) Ancien maître de chapelle de la Métropole.

(2) Les enfants croient que les mages arrivent au coucher du soleil, pour entrer à l'église, et offrir à Jésus leurs plus humbles hommages. Aussi vont-ils au devant du royal cortège, demandant aux carrefours si l'on n'a point vu passer la caravane. (Thomas Janvier, p. 186-187).



NOTES COMPLÉMENTAIRES

Le tambourinaire.

Le tambourin est un instrument formé d'un long cylindre recouvert de peau à chacune de ses extrémités. Né chez les Ligures, il s'appelait « tabulin ». — Il est inséparable du galoubet au son criard.

La légende de l'oie, citée par M. Thomas Janvier.

L'oie est absolument inconnue en Provence. Nous craignons bien que M. Thomas Janvier, dans sa vaste érudition et son scrupule d'exactitude, n'ait confondu avec des traditions qui demeurent vraies pour tout autre pays. La tradition est jolie et mérite toutefois d'être rapportée.

Les marionnettes du Père Benoît.

Le mot marionnette vient de Maria, transformé successivement en Mariola, Marote, Mariole, Mariette, Marion qui devint Marionnette. — (Charles Magnin. *Histoire des marionnettes en France*. — *Revue des Deux Mondes*, 1850. Tome VII, page 1018). Ce n'était pas la première fois que les marionnettes se prêtaient à l'exécution des mystères religieux. Louis XIV, en 1647 supprima les représentations qui, depuis 1443, se donnaient à Dieppe des *Mystères de Noël* et de l'*Annonciation*. Malgré leur apparente puérilité et les interdictions de haut lieu, ces sortes de spectacles survécurent aux *mystères par personnages*.

A Paris, en 1839, les Théatins représentaient la Crèche à la porte de leur couvent.

Au XVIII^e siècle, au petit pont de l'Hôtel-Dieu, des figures de cire mouvantes donnaient la Passion et la Crèche.

En 1777, elles représentaient l'origine du Monde et la chute du premier homme. A Reims enfin, le *Jugement universel* se jouait de la même façon.

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner ici les tentatives de MM. Louis Foucard, Fabre et Bertrandon, qui, vers 1890, apportèrent à la confection des marionnettes de notables améliorations. Les petites poupées de M. Louis Foucard glissent sur des rainures; celles de Fabre et Bertrandon se manœuvrent par le haut de la frise.

Le Père Benoît.

Descendait-il du fameux Benoît de 1668 qui fournit à Madame de Sévigné l'occasion d'un mot charmant : « Si par miracle, dit-elle à sa fille, vous étiez hors de ma pensée, je serai vide de vous comme une figure de Benoît ». (Lettre du 11 avril 1671).

